

le Sauveur a dit tant de fois que le Saint-Esprit habiterait dans nos âmes¹; et l'apôtre, que « la charité a été répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné². » Et, en vérité, Dieu étant tout notre bonheur, il faut par nécessité qu'il se puisse unir à nos âmes; parce qu'il n'est pas concevable que notre bonheur et notre félicité ne soit point en nous. Reste donc à voir si notre âme, par cette union, est élevée à quelque action de vie dont sa nature soit incapable. Ne nous éloignons pas de saint Augustin. « Certes, dit ce grand homme, Dieu est une vie immuable; il est toujours ce qu'il est, toujours en soi, toujours à soi: » *Est ipse semper in se, est ita ut est, non aliter nunc, aliter postea, aliter antea*³. Il ne se peut faire que l'âme ne devienne meilleure, plus noble, plus excellente, s'unissant à cet Être souverain, très-excellent, et très-bon: étant meilleure, elle agira mieux; et vous le voyez dans les justes: « car leur âme, dit saint Augustin, s'élevant à un Être qui est au-dessus d'elle et duquel elle est, reçoit la justice, la piété, la sagesse: » *Cum se erigit ad aliquid quod ipsa non est, et quod supra ipsam est et a quo ipsa est, percipit sapientiam, justitiam, pietatem*⁴; elle croit en Dieu, elle espère en Dieu, elle aime Dieu. Parlons mieux: comme saint Paul dit que « l'Esprit de Dieu crie, et gémit, et demande en nous: » *Spiritus postulat pro nobis*⁵; aussi faut-il dire que le même Esprit croit, espère et aime en nos âmes: parce que c'est lui qui forme en nous cette foi, cette espérance, et ce saint amour. Par conséquent aimer Dieu, croire en Dieu, espérer en Dieu, ce sont des opérations toutes divines, que l'âme n'aurait jamais, sans l'opération, sans l'union, sans la communication de l'Esprit de Dieu; ce sont aussi des actions de vie, et d'une vie éternelle: il est donc vrai que Dieu est notre vie.

O joie! ô félicité! qui ne s'estimerait heureux de vivre d'une telle vie? qui ne la préférerait à toutes sortes de biens? qui n'exposerait plutôt mille et mille fois cette vie mortelle, que de perdre une vie si divine? Pendant notre premier père l'avait perdue pour lui et pour ses enfants: sans le Fils de Dieu, nous en étions privés à jamais; mais « Je suis venu, dit-il, afin qu'ils vivent, et qu'ils vivent plus abondamment: » *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant*⁶. En effet: j'ai remarqué avec beaucoup de plaisir que dans tous les discours du Sauveur

¹ Joan. XIV, 17.

² Rom. V, 5.

³ In Joan. Tract. XIX, n° 11, t. III, part. II, col. 441.

⁴ Ibid. n° 12, col. 442.

⁵ Rom. VIII, 2.

⁶ Joan. X, 10.

qui nous sont rapportés dans son Évangile, il ne parle que vie, il ne promet que vie. D'où vient que saint Pierre, lorsqu'il lui demande s'il le veut quitter: « Maître, où irions-nous, lui dit-il, vous avez des paroles de vie éternelle? » et le Fils de Dieu lui-même: « Les paroles que je vous dis, sont esprit et vie¹; » c'est qu'il savait bien que les hommes n'ayant rien de plus cher que vivre, il n'y a point de charme plus puissant pour eux que cette espérance de vie. Ce qui a donné occasion à Clément Alexandrin de dire dans cette belle hymne qu'il adresse à Jésus le roi des enfants, c'est-à-dire, des nouveaux baptisés, que « ce divin Pêcheur, ainsi appelle-t-il le Sauveur, retirait les poissons de la mer orageuse du siècle, et les attirait dans ses filets par l'appât d'une douce vie, » *dulci vita inescans*².

Et c'est ici, chrétiens, où il est à propos d'élever un peu nos esprits, pour voir dans la personne du Sauveur Jésus l'origine de notre vie. La vie de Dieu n'est que raison et intelligence; et le Fils de Dieu procédant de cette vie et de cette intelligence, il est lui-même vie et intelligence. Pour cela, il dit en saint Jean: que « comme le Père a la vie en soi, aussi a-t-il donné à son Fils d'avoir la vie en soi³. » C'est pourquoi les anciens l'ont appelé la vie, la raison, la lumière, et l'intelligence du Père⁴; et cela est très-bien fondé dans les Écritures. Étant donc la vie par essence, c'est à lui à promettre, c'est à lui à donner la vie. L'humanité sainte qu'il a daigné prendre dans la plénitude des temps, touchant de si près à la vie, en prend tellement la vertu, qu'il en jaillit une source inépuisable d'eau vive: quiconque en boira aura la vie éternelle⁵. Il serait impossible de vous dire les belles choses que les saints Pères ont dites sur cette matière, surtout le grand saint Cyrille d'Alexandrie⁷. Souvenez-vous seulement de ce que l'on vous donne à ces redoutables autels: voici le temps auquel tous les fidèles y doivent participer. Est-ce du pain commun que l'on vous présente? n'est-ce pas le pain de vie, ou plutôt n'est-ce pas un pain vivant que vous mangez pour avoir la vie? car ce pain sacré, c'est la sainte chair de Jésus, cette chair vivante, cette chair conjointe à la vie, cette chair toute remplie et toute pénétrée d'un esprit vivifiant. Que si ce pain commun qui n'a pas de vie, conserve celle de nos corps; de quelle

¹ Joan. VI, 69.

² Ibid. 64.

³ Tom. I, p. 312. (Édit. Ozoniens. 1715.)

⁴ Joan. V, 26.

⁵ Tertull. advers. Prax. n° 5, 6. S. Athanas. Orat. contr. Gent. n° 46, t. I, p. 46.

⁶ Joan. IV, 14.

⁷ S. Cyril. in Joan. lib. IV, cap. II, t. IV, p. 35. et seqq.

vie admirable ne vivrons-nous pas, nous qui mangeons un pain vivant, mais qui mangeons la vie même à la table du Dieu vivant! qui a jamais ouï parler d'un tel prodige, que l'on pût manger la vie? il n'appartient qu'à Jésus de nous donner une telle viande: il est la vie par nature; qui le mange, mange la vie. O délicieux banquet des enfants de Dieu! ô table délicate, ô manger savoureux! Jugez de l'excellence de la vie par la douceur de la nourriture: mais plutôt, afin que vous en connaissiez mieux le prix, il faut que je vous la décrive dans toute son étendue.

Elle a ses progrès, elle a ses âges divers: Dieu qui anime les justes par sa présence, ne les renouvelle pas tout en un instant. Sans doute, si nous considérons tous les changements admirables que Dieu opère en eux durant tout le cours de cette vie bienheureuse, il ne se pourra faire que nous ne l'aimions; et si nous l'aimons, nous serons poussés du désir de la conserver immortelle. Imitons en nous l'immortalité du Sauveur: c'est à quoi j'aurai s'il vous en souvient, à vous exhorter, lorsque je serai venu à ma troisième partie. Et puisqu'elle a tant de connexion avec celle que nous traitons, et qu'elle n'en est, comme vous voyez, qu'une conséquence, je joindrai l'une et l'autre dans une même suite de discours. Disons en peu de mots autant qu'il sera nécessaire pour se faire entendre.

Cet aigle de l'Apocalypse, qui crie par trois fois d'une voix foudroyante au milieu des airs: « Malheur sur les habitants de la terre, » *Væ, væ, væ habitantibus in terra*¹, semble nous parler de la triple calamité dans laquelle notre nature est tombée. L'homme dans la sainteté d'origine, étant entièrement animé de l'Esprit de Dieu, en recevait ces trois dons, l'innocence, la paix, l'immortalité. Le diable, par le péché, lui a ravi l'innocence; la convoitise s'étant soulevée, a troublé la paix; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort: voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu. Or le Fils de Dieu est venu « pour dissoudre l'œuvre du diable², » et réformer l'homme selon la première [institution] de son Créateur: ce sont les propres mots de saint Paul. Pour cela, il a répandu son Esprit dans l'âme des justes: afin de les faire vivre; et « cet Esprit ne cesse de les renouveler tous les jours: » cela est encore de l'apôtre, *renovatur de die in diem*³. Mais Dieu ne veut pas qu'ils soient changés tout à coup. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura aussi trois différents âges, par lesquels, de degré en degré, ils

¹ Apoc. VIII, 13.

² Hebr. II, 14.

³ II Cor. IV, 16.

deviendront « hommes faits, » *in virum perfectum*¹. Grand apôtre, ce sont vos paroles, et vous serez aujourd'hui notre conducteur. Et Dieu l'a ordonné de la sorte, afin de faire voir à ses bien-aimés les opérations de sa grâce les unes après les autres: de sorte que dans ce monde il répare leur innocence; dans le ciel il leur donne la paix; à la résurrection générale il les orne d'immortalité. Par ces trois âges, « les justes arrivent à la plénitude de Jésus-Christ, » ainsi que parle saint Paul, *in mensuram ætatis plenitudinis Christi*². La vie présente est comme l'enfance; celle dont les saints jouissent au ciel, ressemble à la fleur de l'âge; après, suivra la maturité dans la résurrection générale. Au reste, cette vie n'a point de vieillesse; parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin: de là vient qu'elle n'a que trois âges; au lieu que celle que nous passons sur la terre souffre la vicissitude de quatre différentes saisons.

Je dis que les saints en ce monde sont comme dans leur enfance, et en voici la raison. Tout ce qui se rencontre dans la suite de la vie, se commence dans les enfants: or nous avons dit que toute l'opération du Saint-Esprit, par laquelle il anime les justes, consiste à surmonter en eux ces trois furieux ennemis que le diable nous a suscités, le péché, la concupiscence, et la mort. Comment est-ce que Dieu les traite pendant cette vie? Avant toutes choses, il ruine entièrement le péché: la concupiscence y remue encore; mais elle y est combattue, et de plus elle y est surmontée: pour la mort, elle y exerce son empire sans résistance; mais aussi l'immortalité est promise. Considérez ce progrès: le péché ruiné fait leur sanctification; la concupiscence combattue, c'est leur exercice; l'immortalité promise est le fondement de leur espérance. Et ne remarquez-vous pas en ces trois choses les vrais caractères d'enfants? Comme à des enfants, l'innocence leur est rendue: si le Saint-Esprit combat en eux la concupiscence, c'est pour les fortifier doucement par cet exercice, et pour former peu à peu leurs linéaments selon l'image de Notre-Seigneur. Enfin y a-t-il rien de plus convenable que de les entretenir, comme des enfants bien nés, d'une sainte et fidèle espérance? Sainte enfance des chrétiens, que tu es aimable! tu as, je l'avoue, tes gémissements et tes pleurs; mais qui considérera à quelle hauteur doivent aller ces commencements, et quelles magnifiques promesses y sont annexées, il s'estimera bienheureux de mener une telle vie.

¹ Eph. IV, 13.

² Ibid.

Car, par exemple, dans l'âge qui suit après, que je compare avec raison à une fleurissante jeunesse, à cause de sa vigoureuse et forte constitution, quelle paix et quelle tranquillité y vois-je régner ! Ici-bas, chrétiens, de quelle multitude de vains désirs l'âme des plus saints n'y est-elle point agitée ! Dieu y habite, je l'avoue ; mais il n'y habite pas seul : il y a pour compagnons mille objets mortels que la convoitise ne cesse de leur présenter ; parce que ne pouvant séparer les justes de Dieu auquel ils s'attachent, [elle] tâche du moins de les en distraire et de les troubler. C'est pourquoi ils gémissent sans cesse, et s'écrient avec l'apôtre : « Misérable homme que je suis, « qui me délivrera de ce corps ? » Au lieu qu'à la vie paisible dont les saints jouissent au ciel, saint Augustin lui donne cette belle devise : *cupiditate extincta, charitate completa*², « la convoitise éteinte, la charité consommée. » Ces deux petits mots ont, à mon avis, un grand sens. Il me semble qu'il nous veut dire que l'âme ayant déposé le fardeau du corps, sent une merveilleuse conspiration de tous ses mouvements à la même fin : il n'y a plus que Dieu en elle ; parce qu'elle est toute en Dieu, et possédée uniquement de cet esprit de vie dont elle expérimente la présence : elle s'y laisse si doucement attirer, elle y jouit d'une paix si profonde, qu'à peine est-elle capable de comprendre elle-même son propre bonheur : tant s'en faut que des mortels comme nous s'en puissent former quelque idée !

Ne semble-t-il pas, chrétiens, que ce serait un crime de souhaiter quelque chose de plus ? et néanmoins vous savez qu'il y a un troisième [état], où notre vie sera parfaite ; parce que notre félicité sera achevée. Dans les deux premiers, Jésus-Christ éteint en ses saints le péché et la convoitise : enfin, dans ce dernier âge et du monde et du genre humain, après avoir abattu nos autres ennemis sous ses pieds, la mort domptée couronnera ses victoires. Comment cela se fera-t-il ? Si vous me le demandez en chrétiens, c'est-à-dire, non point pour contenter une vaine curiosité, mais pour fortifier la fidélité de vos espérances, je vous l'exposerai par quelques maximes que je prends de saint Augustin : elles sont merveilleuses, car il les a tirées de saint Paul. Tout le changement qui arrive dans les saints, se fait par l'opération de l'Esprit de Dieu : or saint Augustin nous a enseigné que cet Esprit a sa demeure dans l'âme, à cause qu'il est sa vie. Si donc il n'habite point dans le corps, comment est-ce qu'il le renouvelle ? Ce grand homme nous en va éclaircir par un beau principe. « Celui-là, dit-il, possède le tout, qui

¹ Rom. VII, 24.

² Epist. CLXXVII, n° 17, t. II, col. 628.

« tient la partie dominante : » *Totum possidet qui principale tenet* : « En toi, poursuit-il, la partie qui est la plus noble, c'est-à-dire l'âme, « c'est celle-là qui domine : » *In te illud principatur quod melius est* ; et incontinent il conclut : *Tenens Deus quod melius est, id est animam tuam, profecto per meliorem possidet et inferiorem, quod est corpus tuum* : « Dieu tenant « ce qu'il y a de meilleur, c'est-à-dire ton âme, « par le moyen du meilleur il entre en possession « du moindre, c'est-à-dire du corps. »

Qu'inférerons-nous de cette doctrine de saint Augustin ? La conséquence en est évidente : Dieu habitant en nos âmes, a pris possession de nos corps ; par conséquent, ô mort, tu ne les lui saurais enlever : tu t'imagines qu'ils sont ta proie ; ce n'est qu'un dépôt que l'on consigne entre tes mains, tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien : « Il n'y a rien, dit le Fils de Dieu, qui soit si grand que mon Père ; ce qu'il tient en ses mains, « personne ne le lui peut ravir, ni lui faire lâcher « sa prise : » *Pater meus quod dedit mihi majus omnibus est, et nemo potest rapere de manu Patris mei*². Partant, ô abîmes, et vous, flammes dévorantes, et toi, terre, mère commune et sépulcre de tous les humains, vous rendrez ces corps que vous avez engloutis ; et plutôt le monde sera bouleversé, qu'un seul de nos cheveux périsse : parce que l'Esprit qui anime le Fils de Dieu, c'est le même qui nous anime. Il exercera donc en nous les mêmes opérations, et nous rendra conformes à lui : car remarquez cette théologie. Comme le Fils de Dieu nous assure qu'il ne « fait rien que ce qu'il voit faire à son « Père »³ ; ainsi le Saint-Esprit qui reçoit du Fils, *De meo accipiet*⁴, le regarde comme l'exemplaire de tous ces ouvrages. Toutes les personnes dans lesquelles il habite, il faut nécessairement qu'il les forme à sa ressemblance : c'est ce que dit l'apôtre en ces mots : « Si vous avez en « vous l'Esprit de celui qui a vivifié Jésus-Christ, « il vivifiera vos corps mortels »⁵. Et de même que le germe que la nature a mis dans le grain de blé, se conservant parmi tant de changements et altérations différentes, produit en son temps un épi semblable à celui dont il est tiré ; ainsi l'Esprit de vie, qui de la plénitude de Jésus-Christ est tombé sur nous, nous renouvellera peu à peu selon les diverses saisons ordonnées par la Providence, et enfin nous rendra au corps et en la vie semblable à Notre-Seigneur, sans que la corruption ni la mort puissent empêcher sa vertu.

¹ Serm. CLXI, n° 6, t. V, col. 777.

² Joan. X, 29.

³ Ibid. V, 19.

⁴ Ibid. XVI, 15.

⁵ Rom. VIII, 11.

Et c'est pourquoi saint Paul considérant aujourd'hui notre Maître ressuscité, nous presse si fort de ressusciter avec lui. Jusques ici, dit-il, la vie de mon Maître était cachée sous ce corps mortel ; nous ne connaissions pas encore ni la beauté de cette vie, ni la grandeur de nos espérances : à présent je le vois tout changé, il n'y a plus d'infirmité en sa chair, il n'y a rien qui sente le péché ni sa ressemblance ; *Peccato mortuus est* : il a dépouillé cette mortalité qui cachait sa gloire : la divinité qui anime son esprit, s'est répandue sur son corps ; je n'y vois paraître que Dieu, parce que je n'y vois plus que gloire et que majesté. Il ne vit qu'en Dieu, il ne vit que de Dieu, il ne vit que pour Dieu : *quod autem vivit, vivit Deo*². Je sais que, si je commence à vivre avec lui sur la terre, son Esprit qui me fera vivre, me renouvellera selon son image. Courage, dit-il, mes frères ; ce que la foi nous fait croire en la personne du Fils de Dieu, elle nous le doit faire espérer pour nous-mêmes. Jésus est ressuscité comme les prémices et les premiers fruits de notre nature : « Dieu nous a fait voir dans le grain principal, qui est Jésus-Christ, comment il traitera tous les autres : » *De uno principali grano datum est experimentum*, dit saint Augustin³. Jugez de la moisson par ces premiers fruits. *Primitiæ Christus*⁴.

J'entends quelquefois les chrétiens soupiner après les délices de l'heureux état d'innocence. O si nous étions comme dans le paradis terrestre ! Justement certes, car la vie en était bien douce. Et l'apôtre vous dit que vous n'êtes pas chrétiens, si vous n'aspirez à quelque chose de plus : posséder cette félicité, c'est être tout au plus comme Adam ; et il vous enseigne que vous devez tous être comme Jésus-Christ⁵. On ne vous promet rien moins que d'être placés avec lui dans le même trône : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo*, dit le Sauveur dans l'Apocalypse⁶ : « Celui qui sera vainqueur, je le placerai dans « mon trône. »

Attendez-vous après cela, chrétiens, que je vous apporte des raisons pour vous faire voir que cette vie doit être immortelle ? n'est-ce pas assez de vous en avoir montré la beauté et les espérances, pour y porter vos désirs ? Certes, quand je vois des chrétiens qui viennent dans le temps de Pâques puiser cette vie dans les sources des sacrements, et retournent après à leurs premières ordures, je ne saurais assez déplorer leur cala-

¹ Rom. VI, 10.

² Ibid. II.

³ Serm. CCLXI, n° 10, t. V, col. 1411.

⁴ I. Cor. XV, 23.

⁵ Coloss. III, 4.

⁶ Apoc. III, 21.

mité. Ils mangent la vie, et retournent à la mort ; ils se lavent dans les eaux de la pénitence, et puis après au bourbier ; ils reçoivent l'Esprit de Dieu, et vivent comme des brutes. Fous, insensés ! et ne comprenez-vous pas la perte que vous allez faire ? que de belles espérances vous allez tout à coup ruiner ! conservez chèrement cette vie ; peut-être que, si vous la perdez cette fois, elle ne vous sera jamais rendue. Dans la première intention de Dieu, elle ne se devait donner ni se perdre qu'une seule fois : considérez cette doctrine. Adam l'avait perdue : c'en était fait pour jamais ; si le Fils de Dieu ne fût intervenu, il n'y avait plus de ressource. Enfin il nous la rend par le saint baptême. Et si même nous venons à violer l'innocence baptismale, il se laisse aller, à la considération de son Fils, à nous rendre encore la grâce par la pénitence : mais il ne se relâche pas tout à fait de son premier dessein. Plus nous la perdons de fois, et plus il se rend difficile. Dans le baptême il nous la donne aisément : à peine y pensons-nous. Venons-nous à la perdre, il faut avoir recours aux larmes et aux travaux de la pénitence. Que s'il est vrai qu'il se rende toujours plus difficile, ô Dieu ! où en sommes-nous, chrétiens, nous qui l'avons tant de fois reçue et tant de fois méprisée ? combien s'en faut-il que notre santé ne soit entièrement désespérée ? Tertullien dit que ceux qui craignent d'offenser Dieu après avoir reçu la rémission de leur faute, appréhendent d'être à charge à la miséricorde divine : *Nolunt iterum divinæ misericordiæ oneri esse*¹. Donc ceux qui ne le craignent pas, sont à charge à la miséricorde divine.

Comment cela se fait-il ? Un exemple familier [vous l'apprendra]. Un pauvre homme pressé de misère vous demande votre assistance : vous le soulagez selon votre pouvoir ; mais vous ne le tirez pas de nécessité : il revient à vous avec crainte ; à peine ose-t-il vous parler : il ne vous demande rien ; sa nécessité, sa misère, et plus que tout cela sa retenue vous demande : il ne vous importune pas, il ne vous est pas à charge ; tout votre regret c'est de ne pouvoir pas le soulager davantage. Voilà le sentiment d'un bon cœur. Mais un autre vient à vous qui vous presse, qui vous importune ; vous vous excusez honnêtement : il ne vous prie pas comme d'une grâce ; mais il semble exiger, comme si c'était une dette : sans doute il vous est à charge ; vous cherchez tous les moyens de vous en défaire. Il en est de même à l'égard de Dieu : un chrétien a succombé à quelque tentation ; la fragilité de la chair l'a emporté : incontinent il revient : Qu'ai-je fait ?

¹ De Penit. n° 7.

où me suis-je engagé? la larme à l'œil, le regret dans le cœur, la confusion sur la face, il vient crier miséricorde; il en devient plus soigneux. Ah! je l'ose dire, il n'est point à charge à la miséricorde divine. Mais toi, pécheur endurci, qui ne rougis pas d'apporter toujours les mêmes ordures aux eaux de la pénitence; il y a tant d'années que tu charges des mêmes [récits] les oreilles d'un confesseur : si tu avais bien conçu que la grâce ne t'est point due, tu appréhenderais plus de la perdre; tu craindrais qu'à la fin Dieu ne retirât sa main : mais que tu y reviennes si souvent sans crainte, sans tremblement; il faut bien que tu t'imagines qu'elle te soit due. Tu crois que Dieu sera toujours bien aise de te recevoir : sache que tu es à charge à sa miséricorde; qu'il ne te fait, pour ainsi dire, du bien qu'à regret; et que, si tu continues, il se défera de toi, et ne te permettra pas de te jouer ainsi de ses dons.

C'est une parole effroyable des Pères du concile d'Elvire : « Ceux, disent-ils, qui après la pénitence retourneront à leur faute, qu'on ne leur rende pas la communion même à l'extrémité de la vie; de peur qu'ils ne semblent se jouer de nos saints mystères, » *ne lusisse de Dominica communione videantur*¹. Cette raison est bien effroyable, et encore plus si nous venons à considérer que cette communion dont ils parlent était une chose, en ce temps, dont on ne pouvait abuser que deux fois. On la donnait par le baptême : la perdait-on par quelque crime, encore une seconde ressource dans la pénitence; après, plus : en violer la sainteté par deux fois, ils appelaient cela s'en jouer.

O Dieu! si nous avions à rendre raison de nos actions dans ce saint concile, quelles exclamations feraient-ils? comment éviterions-nous leurs censures? Ces évêques nous prendraient-ils pour des chrétiens, nous dont les pénitences sont aussi fréquentes que les rechutes; qui faisons de la communion, je n'oserais presque le dire, comme un jeu d'enfant : cent fois la quitter, cent fois la reprendre? C'est pourquoi éveillons-nous, chrétiens, et tâchons du moins que nous soyons cette fois immortels à la grâce avec le Sauveur. Ne soyons pas comme ceux qui pensent avoir tout fait quand ils se sont confessés : le principal reste à faire, qui est de changer ses mœurs et de déraciner ses mauvaises habitudes. Si vous avez été justifiés, vous n'avez plus à craindre la damnation éternelle; mais pour cela ne vous imaginez pas être en sûreté, « de peur qu'une fausse sécurité ne produise en vous une funeste négligence, » *ne accepta securitas indiligen-*

¹ Can. III, Lab. t. I, col. 971.

tiam pariat. Craignez le péché, craignez vos mauvaises inclinations, craignez ces fâcheuses rencontres dans lesquelles votre innocence a tant de fois fait naufrage : que cette crainte vous oblige à une salutaire précaution; car la pénitence a deux qualités également nécessaires. Elle est le remède pour le passé, elle est une précaution pour l'avenir : la disposition pour la recevoir comme remède du passé, c'est la douleur des péchés que nous avons commis; la disposition pour la recevoir comme précaution de l'avenir, c'est une crainte filiale de ceux que nous pouvons commettre, et des occasions qui nous y entraînent. Dieu nous puisse donner cette crainte, qui est la garde de l'innocence!

Ah! chrétiens, craignons de perdre Jésus qui nous a gagnés par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les bras. Jésus crucifié nous tend les bras : Viens-t-en, dit-il, ici mourir avec moi; il y fait [bon] pour toi, puisque j'y suis. Jésus ressuscité nous tend les bras, et nous dit : Viens vivre avec moi, tu seras tel que tu me vois; je suis glorieux, je suis immortel : sois immortel à la grâce, et tu le seras à la gloire.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUES.

Comment Jésus-Christ est-il mort au péché, et pourquoi devons-nous y mourir avec lui. Étendue du changement qu'exige cette mort spirituelle. Combats nécessaires pour conserver le fruit de notre victoire sur le péché. Deux états particuliers du règne de la charité. Dessein de Dieu en laissant ses serviteurs sujets à tant d'infirmités. Comment nos corps deviennent-ils les temples de l'Esprit saint : de quelle manière l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité se commence dès à présent : honneur que nous devons leur porter.

Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem; ut quomodo Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.

Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, dans lequel nous participons à sa mort; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts, ainsi nous marchions en nouveauté de vie. Rom. VI, 4.

Cette sainte nouveauté de vie, dont nous parle si souvent le divin apôtre, mérite bien, messieurs, que les fidèles s'en entretiennent, et particulièrement aujourd'hui que Jésus nous en a donné le modèle dans sa glorieuse résurrection. Enfin Jésus-Christ, cet homme nouveau, a dépouillé en ce jour tout ce qui lui restait de l'ancien; et nous montre, par son exemple, que nous devons commencer une vie nouvelle. Pour entendre cette nouveauté, à laquelle nous oblige le

christianisme, il faut nécessairement remonter plus haut, et reprendre les choses jusqu'au principe.

L'homme, dans la sainteté de son origine, avait reçu de Dieu ces trois dons, l'innocence, la paix, l'immortalité : car étant formé selon Dieu, il était juste; régissant sur ses passions, il était paisible; mangeant le fruit de vie, il était immortel. La raison, dit saint Augustin¹, s'étant révoltée contre Dieu, les passions lui refusèrent leur obéissance; et l'âme, ne buvant plus à cette source inépuisable de vie, devenue elle-même impuissante, elle laissa aussi le corps sans vigueur : de là vient que la mortalité s'en est emparée incontinent. Ainsi, pour la ruine totale de l'homme, le péché a détruit la justice; la convoitise s'étant soulevée, a troublé la paix; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu.

Or le Fils de Dieu est venu au monde « pour dissoudre l'œuvre du diable », comme il dit lui-même dans son Évangile : il est venu pour réformer l'homme selon le premier dessein de son Créateur, comme nous enseigne l'apôtre²; et pour cela, il est nécessaire que sa grâce lui restitue les premiers privilèges de la nature.

Mais ce que nous avons perdu tout à coup, ne nous est pas rendu tout à coup : Dieu procède avec ordre. Il faut remarquer, messieurs, que Dieu, en renouvelant ses élus, ne veut pas qu'ils soient changés tout à coup; mais qu'il ordonne certains progrès par lesquels il les avance de jour en jour à la perfection consommée. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura trois différents âges, par lesquels, de degré en degré, ils deviendront « hommes faits », comme dit saint Paul; *in virum perfectum*³ : de sorte que dans ce monde il répare leur innocence; dans le ciel il leur donne la paix; à la résurrection générale il ornera leurs corps d'immortalité. Par ces trois âges, « les justes arrivent à la plénitude de Jésus-Christ », ainsi que parle l'apôtre : *in mensuram ætatis plenitudinis Christi*⁴. La vie présente est comme l'enfance; celle dont les saints jouissent au ciel, est semblable à la fleur de l'âge; après, suivra la maturité dans la dernière résurrection. Au reste, cette vie n'a point de vieillesse; parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin.

Vous voyez les divers degrés par lesquels le

¹ De Civit. Dei. lib. XIII, cap. XIII et seqq., t. VII, col. 334, 335.

² I. Joan. III, 8.

³ Coloss. III, 10.

⁴ Ephes. IV, 13.

Ibid.

Saint-Esprit nous avance à cette parfaite nouveauté d'esprit et de corps. Mais il faut encore observer, et cette remarque, messieurs, fera le fondement de ce discours, qu'encore que ce merveilleux renouvellement ne doive avoir sa perfection qu'au siècle futur; néanmoins ces grands changements qui nous font des hommes nouveaux en Jésus-Christ, doivent se commencer dès cette vie : car comme je vous ai dit que la vie présente est comme l'enfance, je confesse à la vérité qu'elle ne peut avoir la perfection; mais néanmoins tout ce qui doit suivre y doit avoir son commencement, doit être comme ébauché dans ce bas âge. Jésus-Christ a trois ennemis à détruire en nous successivement, le péché, la convoitise, et la mort; par trois dons divins, l'innocence, la paix, l'immortalité : encore que ces trois choses ne s'accomplissent pas en cette vie, elles y doivent être du moins commencées.

Et voyez en effet, messieurs, de quelle sorte Dieu avance en nous son ouvrage pendant notre captivité dans ce corps mortel. Il abolit premièrement le péché, en nous justifiant par la grâce : la convoitise y remue encore; mais elle y est fortement combattue, et même glorieusement surmontée : pour la mort, à la vérité elle y exerce son empire sans résistance; mais, outre que l'immortalité nous est assurée, nos corps y sont préparés, en devenant les temples de l'Esprit de Dieu.

Ainsi, pour paraître en hommes nouveaux, il faut détruire en nous le péché; et c'est notre sanctification : non contents d'avoir détruit le péché, il en faut attaquer les restes : il faut combattre les mauvais désirs; et ce combat fait notre exercice : en mortifiant en nous les mauvais désirs, nous préparons peu à peu nos corps à l'immortalité glorieuse; et c'est ce qui entretient notre espérance. C'est par ces trois choses, mes frères, que nous nous unissons à Jésus-Christ; afin que comme il est ressuscité, « ainsi nous marchions devant lui dans une sainte nouveauté de vie, » *ita et nos in novitate vitæ ambulemus*.

PREMIER POINT.

Le premier pas que nous devons faire pour nous renouveler en Notre-Seigneur, c'est de détruire en nous le péché, cette rouille invétérée de notre nature qui, ayant commencé dès le principe, s'est attachée si fortement à tous les hommes, que nous n'en pouvons jamais être délivrés que par une seconde naissance. Saint Paul, dont j'entreprends aujourd'hui de vous expliquer la doctrine, exhorte les chrétiens à « détruire en eux le péché, « même le corps du péché », par l'exemple de

¹ Rom. VI, 6.